

TÉMOIGNAGE DE L'HUMILITÉ



adeleine Jolicoeur

I. La Modestie

Les cors sonnent là
Du fort au village
Hors d'ombres au matin
Des feux qui révèlent

Faites aller la faux
Portez de la gerbe
La voile hommage
Aux seigneurs veillants

Ils garderont l'ore
Et vos corps bénis
Le soleil des terres
Des lames ennemies

Passés par-delà
Des barons tombés
Prenez les bannières
Portés de hauts-faits

Passés par-delà
Voyez en vos mains
Le sang innocent
Des frères perdus

Et vous louez-les
Jusqu'aux tombes graves
Qui portent vos cœurs
Jusqu'à l'outré vie

Faites aller la faux
Et prestez hommage
Pour mourir enfin
Aux soins de justice
Si Haute

II. La Prétention

Trouvez le berger à l'encolure des champs
Prenez de son vœux, sa main la pleine mesure
Du jeune mot sincère scellant la blessure
Des divines leçons d'un vieil âge couchant

Car pris par fait des bêtes qui tiennent au pays
Lui n'aura pas toujours gardé l'enclos de gré
Lui seigneur né il eut droit de son père âgé
Hériter des terres, des lettres, du nom béni

Mais par mal injustice il aura fait violence
Aux lois divines qu'il moqua par exigence
À la fleur d'eau qu'il écorcha d'aspirations

Voyant là au cœur de l'homme l'hiver sauvage
Le Très Haut le prit enfin, lui liant sa charge
Et la garde bergère de ses champs d'ambition

III. La Musique

Le pénitent aura marché sous l'arbre
Frôlant de l'aile claire de son front
L'incertitude d'une feuille d'automne
Soutenue d'une dernière promesse

La voyant pesée d'une triste couleur
Il aura porté son œil à la cime
Elle bordée vive de pleines ramures
Jaunes et vertes encore de l'été conclu

Il aura porté alors l'œil aux cieux
Au fort couvert céleste de sa foi
Au souvenir de sa pénitence même
Il aura encore claire au front la marque
De ses propres saisons, de la chanson
De son cœur croyant revenu changeant
Des passages de son âme obligée
Telle l'œuvre de volonté du Dieu, telle
L'arbre encore se transformant de gré
Par ses vieilles feuilles portées en terre

IV. Le Texte

Grand Dieu

Prenez nous en la douce demeure des mots
Des savoirs doctes laissés écrits
En trouvailles lentes portées
Par l'accueil savant de nos pairs anciens
Par la longue allée aux paroles liminaires
Des agirs inscrits

Le verbe seul bienheureux est parfois l'éternel
Parfois le sentiment soudain du fait de l'Homme
Toujours le miroir fidèle du visage loué
De la prière de premier calibre
Qui sans formes fausses
Est portée au monde

V. L'Innocence

Trouvez aux bois le cheval de grande saison
Voyez doux de son crin la pure et libre faune
De son épaule la simple noblesse, le trône
Du vent délié berçant l'or à sa toison

La bête équine alors qui court aux voies célestes
Telle artère d'une eau naïve au creux des mers
N'a tenu de grandeur que par ses jours austères
Venant d'orge trouvé, d'amour de vie modeste

Suivez de ses traces rapides la vertu
De son œil-vie au cœur la rage vaincue
De sa course libre la Haute intention

Suivez de sa simple nature l'appel
La Haute ligne abrupte des voix d'ascension
Qui par salut toujours portent aux mains du ciel

VI. La Dignité

Victime de sa propre chair
Le promeneur fit long arrêt
N'ayant point trouvé d'eau
Par l'aval de hautes contrées
Il crut sentir son dernier souffle
Monté alors en sa poitrine
Courbée de dures plaies alpines

Nombreux étaient les murs sombres
Des monts et des cols ceinturant
L'inévitable sépulture
Concluant cet arrêt de vie
Et venant le lier enfin
À l'immortel royaume élu
Et au repos de grâce heureuse

Sentant en lui poindre la peur
Le bon promeneur appela
De son vœux cher la mort venant :
«Céleste indulgent, venez là
Moi, promeneur, je vois la roue
La peur et le noir de la nuit
Sans un souffle, je n'ai plus force
Ni même prière gardée
Miséricorde, prenez moi
Là mortifié, moi l'humble indigne»

De front, le promeneur alors
Vit la Lumière, les ailes saintes
Couvrant les cols de Foi prospère
Des simples paroles du salut
Volant pour lui par lui très haut
La voie attendue l'appela
À l'Immortel Royaume venant

VII. La Voix

La voix commune sera des Milles Rivières
Elle sera de l'Orrindhas étendue
Et par l'Augivre la source protectrice
Elle portera au Bois-du-Trône
Le tremblement des pieds battus
De grands efforts
Et de notre labeur central

La voix jeune célébrera en prière
Les gens tranquilles d'un pays
Par la reconnaissance sacrée
Des autres devises qu'ont aimées
Les voix de bons conseils
Celles qui ont salué, qui ont
Voulues la paix

Ces voix premières ayant parlé si haut
De justice célésienne et de faim paysanne
Qu'elles s'affranchirent de droit
Du doute patricien ou du pied ferme allant
Toujours aux pas de misère

N'oubliez pas ces voix des soupirs
Ces voix des bouches qui ne mangent parfois
Que le sable de vos pains de campagne
Mais qui toujours loyales parleront
Des vrais chapitres de leurs valeurs

VIII. Le Soulèvement

Avant toutes choses vivait ce sang
Des maux soufferts d'un peuple en patience
Avant l'Avènement vivait la dame
Celle de la maison noble de titre
Qui de son tout être fuyait le maître
La main brutale de son nom à craindre
Ou à taire de pardons implorés

La dame, perdue par ce maître-père qui
Faisait chaque jour de l'infamale poigne
Tant de fois abattue sur son cœur menu
Trouva son refuge par la folie feinte
Qu'elle laissa gober au père son maître
Et à trop fier son frère vain héritier
Fui aux champs par vertu de foi secrète

Rompu à la ruse la dame cacha
Sa vie longue à l'aune d'humbles prières
Sous son masque de tristes lacunes
Pour un jour venger de divine grâce
Son sein de ses bras célestes avens
Loin des brutes poignes-ruades du maître
Menant elle bons et pieux, elle sortit
Chassant l'horreur, le maître et le venin
Des pièces perfides et sans Foi
De sa demeure bientôt célébrée

IX. Le Dévouement

Un seigneur là promis aux p lerins
Nombreux venus sur sa digne friche
Que le beffroi appelé de leur souhait
 Serait bâti de merveilles divines
Si l'étendue en friche pouvait en temps
  tre couverte entière de leurs pièces

Les p lerins s'élevèrent à la cause
Et sans pleurer offrirent leurs habits
Leurs bras et leurs dettes pour l'or valu
Jusqu'à faire vomir leurs coffres aux terres
Par l'effort de foi et le secours pieux
 Du bon peuple curieux venu servir

Voyant la misère alors naissante
De l'avare arrogance de ses mots
Le seigneur touché enfin prit pitié
 Et rappelant les p lerins tombés
Offrit aux preux de rendre chaque pièce
Pour verser lui-même l'or saint du temple

Il donna entier le fruit de ses caves
Et chaque gerbe de l'orge du ciel
Puis il perdit le poids de ses armes
La génération même de son nom
Jusqu'à la déconstruction complète
 Du manoir-cage duquel il vécu

Marchant derrière, le seigneur errant
N'entra au beffroi qu'après même les rats
 Et face au ciel rouge, il annonça :
 «Regarde, Seigneur, la friche promise
Couverte entière de richesses offertes,
 N'aie-je pas moi-même, finalement
 Tenu la parole que j'avais exigée»

X. La Perfection

Les navires ancrés n'auront jamais su
De quelle source coulaient les vagues
Sur la toile, la rade de fond
D'entre les vieilles berges suivant
La pierre de notre port capital

Elles auraient suivis de proue en poupe
Tous les capitaines de Salvar
Berçant de ses voyages suivants
Le vigile du vent qui retourne
De ses doux effleurements sur l'eau

Mais lui-même aura-t-il assez scruté
Les vagues du haut de la misaine
Pour voir d'entre quelques plis centaines
À la surface, la vérité
De tous les Hommes gardés du Ciel

De chaque vague, une vie transportée
Tranquille, là de houle venue
Mais toujours de concert, vagabonde
Soutenant le simple mouvement
De ses doux effleurements sur l'eau

Parfaits, ils sont tous parfaits.